

LA MORT – SA CONCEPTION – LES CÉRÉMONIES CHEZ LES FON ET LES YORUBA DE QUIDAH

Dohou Codjo Denis

Serviço Nacional de Museus da República de Benin

I – Introduction

En Afrique, la mort présente pour tout un chacun:

- une méditation;
- un aspect, de peur, de respect (car les esprits des morts sont très craints);
- et surtout une série de cérémonies.

Il n'est pas de société humaine qui ne soumette ses défunts à des attentions particulières, dont la fonction est d'intégrer le phénomène brutal et inévitable de la mort.

Ainsi donc les vivants restent reliés à leurs ancêtres morts par un faisceau d'obligation. D'abord on doit assurer dans des conditions convenables leur passage difficile de ce monde dans l'autre; ce sont les funérailles. C'est ce que nous essaierons de voir dans la région de Ouidah.

II – Idée de la mort

1 – L'homme – idée de l'homme.

La création est centrée sur l'homme. La génération humaine vivante, terrestre, est le centre de toute l'humanité, y compris le monde des défunts.

La mort a été et demeure pour tous les hommes une grande énigme. Plus que toutes les autres réalités de la vie, elle constitue le problème central, celui par excellence dont la réponse détermine l'orientation générale de l'existence terrestre. A Ouidah on n'échappe pas à cette situation. Comme tous les hommes on est contraint de réfléchir sur ce fait d'expérience quotidienne: l'homme naît, grandit et meurt. Cette constatation est, semble-t-il, à l'origine de la conception de la mort, étroitement liée à celle de l'homme.

Selon Tempels, R. P. Placide l'homme est la force dominante parmi les forces créées visibles. La force, sa vie, sa plénitude d'être consiste en sa plus ou moins grande ressemblance avec la force de Dieu. L'homme est l'une de ces forces contingentes vivantes causées, maintenues et développées par l'influence vitale créatrice de Dieu. A son échelon propre l'homme part la force divine est lui-même une force vitale¹. A Ouidah est d'une façon générale, le négro africain définit l'homme en fonction de la vie, considérée comme une force. Certes le vocable: "Gbê" "Ayé" terre vie, qui traduit la vie s'applique à tous les êtres: aussi bien à la plante, à la pierre qu'à l'homme.

Rejoignant l'idée des Fons de Ouidah, Tempels n'a-t-il pas raison de dire "l'homme n'est pas suspendu dans le vide; il habite ses terres, il s'y trouve comme force souveraine vitale, régnant sur le sol et sur tout ce qu'il y voit: homme animal ou plante²."

Cependant si dans la conception de l'Africain tout est doué d'une vie spécifique, c'est l'homme le vivant par excellence il est le "gbê to" "ara-yé" c'est-à-dire, celui qui exerce la vie, celui qui dont la fonction est de vivre, celui qui au quel revient la paternité de la vie. Le suffixe "to" indique en effet soit l'exercice, d'une fonction, soit les liens de paternité.

Mais ce "grand vivant" est essentiellement constitué de deux éléments, l'un visible, le corps "agbaza" chez les Fons "ara" chez les Yoruba; et l'autre invisible que certains appellent "lidon" "ve" "sé" en Fon, d'autres *èmi* (souffle, respiration, en Yoruba). Notons que chez les Fon d'après Maupoil, chaque être vivant (homme, animal, plante) possède quatre âmes: l'ombre claire, l'ombre opaque, l'âme invisible dont le retour auprès de Dieu cause la mort, l'esprit tutélaire qui est après la mort affecté à un autre être. Les Yoruba distinguent, d'après le même auteur, trois âmes, dont une "âme d'oiseau" qui sort en rêve et peut être capturée par les sorciers.

1 Tempels R.P. Placide. La Philosophie Bantoue. p.67.

2 Tempels. p.42.

Quant à Theuws P. J. A. T. dans son ouvrage le Styx ambigu. L'homme se compose d'un corps visible et de une "ombre" invisible qui donne vie, consistance, forme et force à ce corps extérieur³.

Dans la conception des Fons et des Yoruba également, le corps n'est pas une simple enveloppe matérielle, mais l'expression vivante de tout l'être humain. C'est lui qui permet à celui-ci de communier au monde. Il est le véhicule de l'être dans le monde, le médiateur du monde. Ce rôle important que le noir reconnaît au corps explique bien que nos mères soient soucieuses de façonner, d'assouplir le corps des bébés dès leur tendre enfance.

Mais l'homme ne se réduit pas à son corps. En effet tout un chacun a conscience nette de l'existence en lui d'une âme bien distincte du corps. Et cette conviction, on l'exprime dans la vie de tous les jours.

Rapportant les propos d'un absent ou jugeant sa conduite, le Fon ajoute, pour affirmer qu'il ne calomnie pas... "un tel n'est pas ici mais son esprit est sûrement présent parmi nous et sait que je dis vrai".

Voit-il arriver une personne à laquelle il venait de penser ou dont-il venait de parler, il en déduit: son esprit m'a précédé en ce lieu.

Une personne tombe-t-elle dans une embuscade? pour le Fon c'est que l'esprit de cette personne avait trompé dans un complot ourdi contre elle: "Sé ton du Kpa", son esprit l'a trahi, il est corrompu.

Ainsi ces quelques exemples pris parmi tant d'autres, tout en établissant l'existence du "yé - *èmi*" distincte du corps, expriment une certaine primauté de ce dernier sur le corps. C'est lui que l'âme et le dirige; autant le corps est limité par l'espace et le temps, autant le "yé" en est affranchi; il peut sortir d'un corps et y retourner, passer dans d'autres corps, dans d'autres lieux. Mais ces opérations ne sont rendues possibles que par une propriété plus essentielle, la spiritualité. C'est pour se rendre compte de cette réalité abstraite que le Fon ou le Yoruba recourt aux choses matérielles les plus ténues telles que le souffle et l'ombre. Dans sa mentalité, "lidon ou *èmi*" et le corps sont en harmonie, en un état d'équilibre: le corps (agbaza - ara) est nécessaire à lido, sé ou *èmi*, autant que "lidon" au corps.

3 Theuws, Lumumbashi, 1962. p.11.

2 - Différentes conceptions de la mort

L'homme est un voyageur. Le voyage vers la mort. Il arrive que par effet de maladie ou par accident, l'harmonie entre le corps et "lido" ou *emi* soit rompue: le "yé" ou "lido" ou encore *emi* se sépare définitivement d'avec le corps, c'est alors que se produit le phénomène "ku" (fon) "ikú" (yoruba): la mort, la négation de la vie.

D'après les Fon et les Yoruba l'homme naît avec la mort. Considérée comme un voyage lointain sans retour, comme également et surtout une grande maison "ilé níá" chez les yoruba, la mort ne provient pas de notre propre force vitale, mais d'un agent extérieur, d'une force supérieure, qui nous déforce.

La vie et la mort conditionnent le comportement humain. Cette mort est avant tout un phénomène naturel et universel, car l'homme est mortel. Nous naissons avec la mort disent les Fon. Elle est considérée comme un héritage contre lequel il est vain de combattre, condition commune à tous les êtres. La mort est grande affirme le vieux Yoruba. Elle nous accompagne partout: vous partez en voyage, elle vous précède. Vous rentrez chez elle vous attend au foyer. Vous descendez à la rivière, elle est assise sur la rive. Continuellement le monde souterrain nous appelle et nous envoie ses messagers.

La mort en effet n'épargne personne, même le vieillard finit par mourir. Les méchants avec leurs mauvais sorts ne l'ont jamais vaincue. Le guerrier lui-même ne peut rien contre la mort, car lui aussi y passera. En face de la mort l'homme est impuissant. Il y a des jeunes, des pauvres, des riches, des rois, de princes qui meurent. Même l'enfant hésite souvent: il ouvre les yeux à peine et s'en va, retournant dans les ténèbres dont il venait de sortir.

La mort choisit: l'un meurt, l'autre reste. Celui qui devait mourir (l'ensorceleur, le coupable) est vivant, celui qui doit vivre (la victime) est mort.

Ainsi Tempels a raison d'affirmer: "la vie et la mort, conditionnent le comportement humain".⁴

Aussi chez les Fon et les Yoruba des noms sont donnés aux enfants selon les circonstances de la vie pour exprimer un état de fait:

iku koyí: la mort a refusé celui-ci
iku duro: la mort s'est arrêtée ou arrête, mort!
iku loro: la mort est venimeuse, méchante
kudo hovê: la mort sera affamée

Dans la philosophie Fon et Yoruba la mort comporte deux aspects: le normal et l'anormal.

a) Mort normale

Celle d'une personne qui a accompli le nombre des ses années et laisse derrière elle une longue descendance, ne pose pas de problème on ne parle de mort, elle n'est pas morte mais elle est retournée à la maison "xue we yi" fon ololé Yoruba (la mort étant considérée comme un pays lointain "kutomin").

Rentre dans cette catégorie la mort de la lune. La lune disparaît, c'est-à-dire la lune meurt "sun ku" "osu ku" les ténèbres s'emparent du monde. Les Béninois comptent l'écart entre deux apparitions de lune comme un mois. La lune réapparaît c'est-à-dire la reprise des forces de la vie. Ces alternances lunaires sont certes régulières. Elles conditionnent pourtant le devenir de l'homme, elles sont causes et symboles de son instabilité et ceci à travers l'ambiguïté du monde féminin.

Selon la tradition, la lune monte et son influence indispose les femmes, certaines femmes se retirent dans une autre maison réservée à celles qui ont leurs périodes.

En même temps, la nouvelle lune appelle des réjouissances: on danse on exalte les forces de la fertilité, de la protection.

Pendant le sommeil, l'ombre du dormeur s'en va se promener parmi ses parents, dans un village lointain. Le sommeil est comparé à une forme de mort normale: "amonlon ku we" (fon) (le sommeil est une mort).

A son réveil cet homme sait qu'il avu et entendu des gens se trouvant à l'autre bout de la région. Le rêveur reçoit la visite de ses amis absents: leurs ombres viennent s'entretenir avec lui pendant son sommeil.

Cependant si la mort en soi est naturelle toute mort n'est pas considérée comme normale.

b) Mort anormale

Le roi est en même temps un homme et un dieu on lui doit une grande vénération car sa personne est sacrée. Une étiquette rigoureuse régle tous ses

4 Tempels, P. La Philosophie Bantoue. p.13.

actes. On considère que le roi ne meurt pas. Quand cet événement survient on dit "il fait nuit" "Zanku".

Ainsi donc cette mort souvent normale pour cause de vieillesse, considérée d'anormale en comparaison avec l'homme-Dieu a une influence sur tout le royaume.

La mort de l'iroko "arbre sacré" est considérée comme un événement important pour le quartier, le village ou la ville. Car selon Eustache Prudencio dans son Ouvrage Vent du Lac "une source n'est pas une source, un arbre n'est pas un arbre, tout est mystère et mystique".

Considéré comme non seulement un lieu de réunion des forces extérieures, ou un endroit de sacrifices et d'offrandes mais également et surtout "l'arbre òrìṣà" "l'arbre vodun" gardien "de vodun Loko". Sa mort ne signifie-t-elle pas pour la région une menace, un malheur; un mauvais présage? Son abattage simple donne lieu à plusieurs cérémonies.

La mort subite d'un animal signifie un mauvais présage et quelque fois un changement dans la vie normale.

"E yi sun ali" c'est-à-dire que cette bête morte est partie barrer la route au malheur qui pourrait survenir dans la famille.

La Divinité Dangbé, le python venu d'Adja-Kpétékan est très vénérée — dans toute la région de Quidah. La mort est un mauvais signe donc anormal, toute personne qui voit le cadavre est soumise à des cérémonies rituelles dont le prêtre ou les adeptes de cette Divinité connaissent et détiennent le secret.

Les jumeaux ont parmi les autres enfants un statut particulier et sont objet d'une vénération spéciale. Ils sont des (Vodun) ou "òrìṣà" et vénérés comme tels et ont dans la brousse (zun) (igbo) les singes (ozio) cercopithèques pour frères. On dit que les jumeaux quittent la nuit leur "enveloppe humaine" pour se transformer en singes noirs et s'en aller dans la forêt. Ainsi donc pour annoncer la mort d'un jumeau on dit: "e yi zun" il est allé à la forêt. Les Yoruba disent o lq inu igbo ofe lq wa igi. Effectivement pour le Fon et le Yoruba les jumeaux ne meurent pas, ils retournent à la forêt. On ne doit jamais dire d'un jumeau "e ku" (il est mort) mais "e yi zun".

La mort anormale est également celle d'un jeune homme, d'une jeune fille ou d'une personne à fleur d'âge, entre également dans cette catégorie celle occasionnée par un accouchement difficile, la mort d'un albinos, d'un enfant ayant une déformation physique (grosse tête), appelé "Tohosou", par la foudre hévioso ou sango, la variole sapata ou sanpanan, la tuberculose kpin wé, accidents (ogun — gu), les noyades (to ku) les empoisonnements, la pendaison, l'incendie, la fusillade, etc.

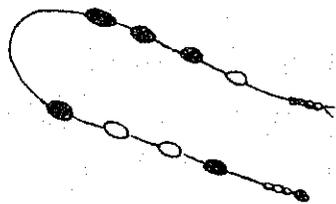
Aussi le Fon ou le Yoruba recourt au "Fa" ou "ifá", pour déterminer la véritable cause de cette mort.

Ifa, Fa ou la Divination

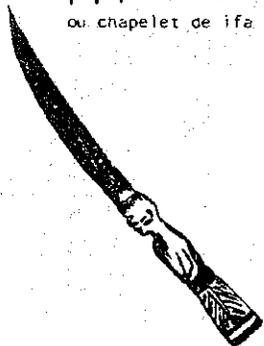
Voici les seize signes "mères" - Un signe de IFA ou FA est appelé Fa-du ou odu et comporte deux colonnes verticales et parallèles de quatre indices chacune; l'indice se compose d'un ou deux traits les signes impairs sont mâles; les signes pairs, femelles.

1 Gbe-meji 	2 Yeku-meji 	3 Woli-meji 	4 Di-meji
5 Loso-meji 	6 Wele-meji 	7 Abia-meji 	8 Akla-meji
9 Guda-meji 	10 Sa-meji 	11 Ka-meji 	12 Turukpe-meji
13 Tula-meji 	14 Lete-meji 	15 Ce-meji 	16 Fu-meji

Les Objets du Babalawo



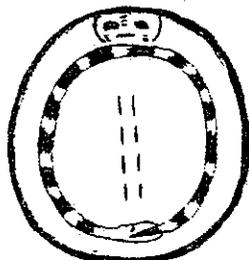
òpèlè, agumagan
ou chapelet de ifa



ìròkè, ionflin
ou baton divinatoire



owòyò, akuewo ou cauris
ayo, adjikuin
ou noix spéciale



opòn ifá, fatè
ou plateau de ifa



ìrùkèrè, sosi
ou chasse mouche

III – Les cérémonies

A – Avant l'enterrement

1 – La divination

La divination la plus savante repose sur la géomancie. Elle est l'émanation de "IFA" ou "FA" "Orunmila" Dieu du futur, révélateur impartial des secrets de l'Univers oracle du Dieu Supérieur.

D'après la pensée de Jean Ziégler sur l'immortalité Yoruba "Orunmila ou Ifa transmettait à ces hommes la sagesse du passé et le don de divination de l'avenir afin qu'un ordre intelligible gouverne le monde"⁵.

Immédiatement après le décès d'un membre de la famille, on va ou on appelle le prêtre de Ifa "le bavalawo" ou le "bokonon" pour connaître non seulement la cause de cette mort mais également sur quelle base faire les cérémonies pour que tout un chacun dans la famille éplorée ait paix et bonheur. Le chef de famille ou aîné du défunt ou de la défunte prend un "adjikuin" (fruit d'un arbuste spécial à Ouidah) à cette voix basse dit son problème "est mort aujourd'hui nous voulons savoir si ta mort est normale ou anormale, et comment faire ces funérailles pour avoir paix et prospérité". Sur ces mots il dépose le "adjikuin" au sol accompagné d'une pièce de 25 F. C. F. A.⁶

Le grand devin sort ses objets rituels, un chapelet opélé ifá ou "agumagan" comprenant 4 moitiés de noix "avini" ou de "òró" pomme cithère) attachés à une corde ou à une chaînette en fer, implore tous les Dieux et l'assistance et jette majestueusement ce chapelet à terre de façon à retomber en formant un U. Les moitiés de noix en retombant présentent soit leurs faces convexes soit leurs faces concaves.

On obtient ainsi un signe ou odu. Il ya 16 odu et 240 dérivés. Alors il énonce le odu, l'interprète. Il explique le odu sa portée, les sacrifices à faire, des consignes. Si cette mort est anormale on cherche la provenance: homme, òrìsà, un autre défunt, un esprit maléfique, etc.

5 Ziégler, Jean. Les vivants et la Mort. Essai de Sociologie. Seuil, Paris, 1975. p.90.

6. Monnaie en usage dans les états francophones.

Dans la philosophie Fon et Yoruba la mort d'une personne le mardi ou le vendredi est maléfique. Car disent-ils la tombe est ouverte pour deux autres personnes. Ainsi cette divination fait l'objet d'une cérémonie particulière.

Alors, retourné à la maison mortuaire, le chef de famille ou l'aîné le compte rendu de la consultation à un groupe très restreint.

Avant toute cérémonie coutumière on procède aux prescriptions du "babalawo".

Tous les membres de la famille réunis devant le Babalawo vont participer aux sacrifices.

D'abord c'est la préservation contre une maladie éventuelle, chaque membre passe un cauris au corps le dépose dans un panier, puis touche les parties du corps avec un morceau de pâte de maïs recueillie sur un bout dealebasse le dépose également dans le même panier. A tour de rôle cette opération s'effectue dans le recueillement et dans l'ordre. Après cette première phase le prêtre prend une poule la passe au corps de tout le monde, verse dans le panier du maïs, de l'haricot, et une poudre blanche sur laquelle il vient de tracer le "odù". Tout ceci sera déposé la nuit dans un carrefour. Ensuite avant l'immolation de la poule au Dieu protecteur de la famille qui demande une offrande avant toute entreprise le "babalawo" va demander l'avis des dieux, des ancêtres, et ce par le procédé du jeu de la Kola ou "obi" ou "vi", de "l'orogbo" ou "ahowé" sorte de fruit à peau noire. Le but de ce jeu est d'interroger les orisha, les ancêtres. C'est la position des lobes de ses fruits qui détermine si oui ou non l'offrande est ou sera agréé ou encore la situation bonne ou mauvaise.

Le "babalawo" avant de commencer implore les ancêtres, les orisha, le défunt, et dit "x . . ." orisha! Nous t'appellons, nous ne t'appellons pas pour une mort, ni pour une maladie, mais nous demandons la protection" sur ces paroles traditionnelles il boit de l'eau et de la boisson: "sodabi" (boisson obtenue par distillation du vin de palme) en verse par terre pour les ancêtres.

Il verse ensuite de l'eau sur les kolas déposées au sol, casse une noix de kola, quand elle comporte plus de quatre lobes on enlève le supplément, il en faut toujours quatre.

A genoux, les lobes dans les paumes des mains appliquées l'une sur l'autre, il va procéder à la séance cérémoniale. C'est le moment décisif, solennel, toute l'assistance recueillie écoute et observe. Sur ce, il ouvre les mains et laisse tomber les lobes de kola.

Selon les positions, des lobes il annonce à l'assistance le résultat. Voici à titre indicatif quelques notions sur la position des lobes.

ovékou = quand quatre lobes sont tombés sur la partie concave (les morts ont tourné contre terre la face des ennemis épargnant ainsi le mal), en général on ne continue plus le jeu. Akanran ou iklan = quand trois lobes sont tombés sur la partie concave et un sur la partie convexe (doute, il y a quelque chose qui ne va pas, on se pose plusieurs questions, on implore les dieux et on refait le jeu.

Ogbemedji ou diogbé = quand deux sont tombés sur la partie concave et deux sur la partie convexe (acceptation – contentement général, certitude).

Èta ou taèwa = quand trois lobes sont tombés sur la partie convexe les morts seront récompensés, c'est grâce à eux que tout un chacun aura la paix et il faudra leur prouver reconnaissance. En général on ne continue plus à interroger.

Alàfià = quand quatre lobes sont tombés sur la partie convexe: paix-prospérité.

Après Alàfià on peut interroger de nouveau pour s'assurer s'il s'agit réellement d'une paix.

Suivant le même principe il continue avec le "garcinia Kola" ou kola à peau noire "ahowé" (fon) orogbo (yoruba). Cette kola n'a pas de lobes, son système est tout différent, on coupe les deux extrémités, on partage longitudinalement en deux parties égales le reste de la Kola noire et on procède au jeu.

Après tout cela il coupe la corde reliant les pattes de la poule, toute l'assistance répond: "la mort retourne, la maladie retourne, et le bonheur vient-ce qui signifie en fon "Kuzé, azonzé, bodagbé wa", en yoruba "iku ye àarùn ye iré dé".

C'est l'immolation, il recueille le sang vif et chaud de la victime sur un talus fait pour la circonstance. Ce sacrifice est un rite de transmission de la force vitale et de la fécondité, le sang va aux Dieux, aux ancêtres, et la chair reste aux vivants.

Aussitôt l'immolation on verse, de l'huile rouge (huile de palme) sur le talus, sur le couteau ayant servi à l'opération, afin d'épargner la colère de "Ogun" Dieu du fer et de la guerre.

Pour terminer cette phase de cérémonie préliminaire mais importante, il doit interroger de nouveau les orisha, les ancêtres pour s'assurer si l'offrande est bien agréée c'est le "obi Keje" ou "nun hu vi".

Jeu de Obi, Orogbo

(noix de kola, garcinia kola)



obi, vi
ou noix de kola



orogbo, ahowé
ou garcinia kola
(coupée en quatre parties)



òyèku



akanran



ogbemeji



eta



àlafia

2 – Premiers soins rituels donnés au corps du défunt

Immédiatement après la production du phénomène "Ku" "iku" ou mort le corps est soumis à une opération rituelle.

- taille des ongles;
- coiffure des cheveux.

Dans la plupart des familles, ongles et cheveux sont recueillis dans un tissu blanc et feront objet d'une cérémonie particulière que nous verrons un peu plus en détail.

Après cette phase d'opération, le corps sera massé afin de conserver plus ou moins la souplesse des articulations. Dans les endroits éloignés d'un centre médical, afin de conserver le corps, on fait entrer par la bouche du pétrole ou de l'alcool. Oreilles et narines, bouche, sexe sont bien protégés par du coton et des bandes. Après quoi ce corps est exposé dans une chambre spéciale, ou expressément préparée pour la circonstance. Mais notons que pour les cas spéciaux de mort à savoir: foudre – variole – òrìṣà etc. la chambre n'est accessible qu'à un groupe restreint (initiés – notables – personne d'un certain rang religieux).

3 – Le cercueil

La préoccupation de la famille est d'aller à la recherche d'un cercueil. Sa beauté et la matière dépend de la possibilité financière des membres de la famille éplorée. Deux hommes dûment désignés vont acheter la bière chez le menuisier soit de la place, du village soit de la ville. Arrivés chez le menuisier, ils présentent de la boisson, de "obi" et "oro gbo" une pièce de monnaie. Le menuisier à genoux devant le cercueil verse de l'eau à terre, l'alcool ensuite prend le "obi" le partage en lobes implore les dieux, les défunts, le défunt et lance à terre les 4 lobes, interprète la position des lobes.

Il prend ensuite le "orogbo" coupe les extrémités, les jette à terre et partage le reste en deux et fait de la même façon. Chacun prend un morceau de "obi" et de "orogbo" mange et l'accompagne de quelques gorgées d'alcool.

Prenant chaque extrémité, les deux hommes mettent le cercueil sur la tête. Dans la tradition ils ne doivent pas cogner les pieds contre le sol (mauvais signe) ni regarder derrière. Arrivés dans la maison mortuaire avant d'entrer une femme jette de l'eau à terre, ces hommes passent dans cette eau et vont déposer le cercueil dans la cour sur deux chaises.

Dans le cas d'un chef, d'une personne âgée, ou d'une personnalité importante, le cercueil sera promené dans le quartier, le village ou la ville.

Hommes, femmes, enfants tapent chantent et dansent à travers le village ou ville. Deux hommes portant le cercueil courent, balancent le cercueil et dansent.

La photographie du défunt ou de la défunte portée par une femme suit la foule. La foule se dirige ensuite vers la maison mortuaire. Dans la chambre où le corps sera enseveli les fossoyeurs spécialistes en la matière, creusent la fosse, le geste des pics suit un rythme cadencé au son clochettes et des castagnettes.

4 - Bain rituel

A la première porte d'entrée dans l'enceinte de la maison mortuaire, en sortant chaque visiteur doit plonger sa main dans un canari contenant: macération de feuilles rituelles, ceci est pour chasser tout malheur.

Sur un foyer fabriqué pour la circonstance bout de l'eau on pousse les tison de bois de chauffage avec le pied gauche.

Le corps est placé dans une bassine, seuls les membres de la famille ont le droit d'assister au nettoyage de ce corps. Après avoir fini de laver le défunt l'eau et le reste des objets ayant servi à préparer ce bain à savoir bois éponge et savon sont jetés dans un trou. Il est défendu de passer sur ce trou surtout pour le sexe masculin de peur de devenir impuissant.

5 - Cérémonies avant l'enterrement

Nous allons seulement nous limiter dans le cas d'une mort prise dans son sens général, car la cérémonie est liée aux circonstances avant occasionnées cette mort. Ce qui nous intéresse ici c'est l'aspect le plus suivi. Le corps est habillé en blanc et sera mis en bière.

Mise en bière

Seuls les membres de la famille assistent.

a) Chez les Fon

De corps est mis en bière, par ordre de parenté les tissus divers sont placés de manière à couvrir le corps; tour à tour le gardien du pouvoir ances-

tral "tangninon" ou "iyalase" cite le nom des donateurs: . . . te couvre de pagne.

Notons aussi que les belles familles envoient tissu, argent, boisson importée. On offre de l'eau, de la boisson à l'esprit du défunt puis on fait le jeu de "obi" et de "orogbo" toujours pour être sûr du bon déroulement des cérémonies. Enfin vient le moment de plus important de la cérémonie: la séparation du défunt de sa famille.

Le détenteur du pouvoir ancestral, responsable du culte prend de l'eau, la boisson et dit "aujourd'hui nous ne boirons plus avec toi, et à tour de rôle on passe et on boit une gorgée d'eau et de boisson. On compte les chants, on danse autour du cercueil, chacun y met des pièces de monnaie.

b) Chez les Yoruba

Ici la cérémonie est plus compliquée; après avoir mis les pagnes, "iyalase" prend l'eau, la boisson, "orogbo" "obi" et fait le jeu de "obi".

Ici on immole une bête, une chèvre s'il s'agit d'une défunte, un cabri d'un défunt. Tout ceci se passe dans un chœur composé de chants rituels bien comptés généralement 7 ou 9. Dès que le sang jaillit, les ancêtres de l'outre tombe répondent, on entend soit la voix caverneuse de "Baba Egun"⁷ soit la voix stridente et saccadée de "Oro"⁸. C'est enfin la danse autour du corps, la tête du cabri ou de la chèvre (porteuse de message aux ancêtres)

7 Baba Egun

Les morts sont censés revenir sur terre pour transmettre aux vivants le message des ancêtres. Ils apparaissent en beaux habits ornés de pierreries, broderies, de coquillages, ils sont généralement munis de chasse-mouche. Ils parlent en Yoruba et apportent leur bénédiction aux vivants. Seuls les hommes qui ont fait l'initiation, munis de *isán* détournent le pagne quand celui-ci voudrait toucher un vivant.

8 Orò

Représente l'esprit des morts, il est invisible. Il se manifeste la nuit par des voix diverses dans les airs. Dans le silence de la nuit, il fait entendre sa voix lugubre. Par des chants et des cris "épa orò orò é" les initiés ou "adàba oro" maintiennent l'ordre.

Oro et egun sont des groupes religieux dont l'initiation n'est réservée qu'aux hommes. Ils sont bien hiérarchisés. Le chef suprême du culte des "Egun" est Alapini, celui des "Oro" est "Ajjanan".

sera déposée dans le cercueil au pied du mort. Puis l'on ferme le cercueil. Il est ensuite exposé puis levé vers sa dernière demeure (cimetière ou dans une chambre réservée). Beaucoup de familles ont un cimetière spécialement réservé aux membres de leurs communautés.

B – Moment de l'enterrement

Le cercueil est posé sur la fosse, pleurs et lamentations se font entendre de part et d'autre de la fosse, parents et proches parents disent "mort que les ancêtres t'accueillent et que tu sois le protecteur et le défenseur de nos intérêts, et que après les cérémonies qu'on trouve paix, et prospérité".

Le cercueil descend doucement dans la dernière demeure, les membres de la famille du défunt jette sur le cercueil cauris et pièces de monnaie car disent-ils le mort doit continuer sa vie auprès de ses ancêtres. Avant de fermer cette fosse les parents du défunt prennent une pincée de terre et en jettent sur le cercueil signe d'éloignement de l'esprit du mort. Après quoi les spécialistes d'enterrement les "dokpègan" ferment la fosse. Silencieux, les yeux pleins de larmes les parents retournent à la maison mortuaire.

C – Après l'enterrement

Il est de coutume de saluer les familles parentes, amies et alliées qui ont assisté au déroulement de l'enterrement. Boissons, biscuits, Kola sont distribués aux visiteurs. La nuit noire regagne la terre, les visiteurs saluent la foule et la file indienne sort de la maison mortuaire. Pendant plusieurs jours et des mois peut-être cette maison connaît une affluence inaccoutumée.

Le conseil de famille va siéger pour examiner selon le calendrier lunaire les dates des grandes cérémonies. Le jour le plus propice aux cérémonies est le "Zogbodo" nom d'un marché de l'ancien royaume d'Abomey.

Il y a un seul jour de "Zogbodo" dans le mois.

Selon le cas et les familles les cérémonies s'étendent sur trois mois ou un an.

1 – Enterrement des ongles et des cheveux

Ongles et cheveux du défunt sont soigneusement enveloppés dans un morceau d'étoffe blanche et déposés dans un petit cercueil en bois blanc.

La famille se réunit au coucher du soleil, le "iyalase" responsable du culte préside la cérémonie. Eau-boisson sont offertes aux ancêtres et au cercueil puis c'est la phase du jeu de "obi" et "orogbo".

Chants rituels et battements des mains dominent la nuit noire et lugubre. Deux hommes prennent le petit cercueil dansent à reculons, la foule offre des pièces de monnaie de la boisson; la danse rituelle atteint la foule. Puis en un moment, le petit cercueil rejoint définitivement au milieu des pleurs sa demeure réservée dans la chambre du défunt.

2 – Le deuil

Le deuil est un événement à l'occasion duquel les membres d'une parenté manifestent le plus leur cohésion et leur attachement au groupe éploré. L'équilibre émotionnel du groupe est fortement secoué. Toute la parenté est contaminée par la mort, elle est amoindrie. Toutes les activités sont paralysées pendant un certain temps, le deuil dure là 12 mois pour une grande personne, deux à un mois pour un enfant.

On installera un abri appelé "azava" "atibaba" couvert de palmes pour recevoir les visiteurs et c'est également un lieu du déroulement de certaines cérémonies c'est là où.

Parents, familles parentes et alliées organisent un soir dans la semaine une veillée au cours de laquelle les danses sont entre-coupées de proverbes "lo" ou "alo". Le jour les gens de la maison ou quartier font le jeu de calcul, une combinaison intelligente, appelé "adji" ou "ayo".

Un groupe de spécialistes de hangar se mettent à l'oeuvre à la finisson toute la famille se réunit sous ce hangar, les spécialistes réclament au, boisson, "obi" "orogbo" et argent. Toute l'assistance est silencieuse, on implore les ancêtres, le défunt, le chef du groupe de spécialistes verse de l'eau à terre de la boisson ensuite, et fait le jeu de "obi" suivi de "orogbo".

Après quoi munis de castagnettes de clochettes ils commencent à exécuter un rythme rituel. Par ordre de degré de parenté chaque parent doit entrer dans le cercle et danser, devant les joueurs se trouve un bol, toute l'assistance donne de l'argent au danseur qui à son tour le remet dans le bol. Les joueurs chantent constance. Lamentation, pleurs emplissent cette atmosphère sacrée. Après quelques heures, les joueurs rentrent chez eux, la famille et les amis désormais resteront de temps en temps sous le hangar.

Selon qu'on est proche parent, par alliance, ami intime compagnon d'âge ou co-membre d'une société secrète on participe au deuil. Le grand deuil dure au moins un mois. Beaucoup de parents passent la nuit à la belle étoile. Les plaintes funéraires se succèdent sans interruption. Des membres de la parenté arrivent les uns après les autres. On les entend de loin lançant les cris de détresse traditionnels. A chaque arrivée on recommence les lamentations. Les membres de famille offrent aux visiteurs eau, boisson, Kola, et nourriture car il incombe donc aux proches parents du défunt de procurer le nécessaire pour le repas funébre.

Si le repas funéraire sert à maintenir le prestige de l'aîné de la famille en deuil et de la famille en général il sert en même temps à rassembler la parenté en renforçant la cohésion interne du groupe.

Le deuil incombera surtout au veuf et plus à la veuve. La veuve ou le veuf resteront encore longtemps marqués par les obligations du deuil.

3 - Le veuvage

Que ce soit chez l'homme ou la femme, le veuvage révèle que chez nous la mort n'est pas en soi un verdict de divorce et que la rupture conjugale obéit elle aussi à des lois particulières.

a) Veuvage de l'homme

La pratique du veuvage est moins rigoureuse pour l'homme que pour la femme. Les premières nuits l'homme doit les passer en compagnie d'une femme cela pour empêcher l'esprit de sa femme d'entrer, de se mettre en relation avec lui de peur de l'appeler à vivre avec elle dans l'au-delà. Le rite d'entrée en veuvage comporte généralement l'imposition d'un pagne noir au veuf qui devra s'en couvrir durant toute la période du veuvage.

Le gardien du culte dicte alors au mari éprouvé les règles d'usage:

- laisser pousser cheveux et barbe;
- s'abstenir de relations sexuelles;
- éviter de sortir la nuit;
- éviter les distractions.

b) Le veuvage de la femme

Le décès de l'homme affecte évidemment tous les membres de la famille, mais la femme en est particulièrement éprouvée et doit alors se soumettre à un port de deuil assez rigoureux qui va de trois mois à un an, il se répartit généralement sur deux périodes:

1 - La veuve est séparée de la société

Le "iyalase", "tangninon" ou gardien du culte après l'enterrement, le soir réunit quelques membres de famille, la femme du défunt. Tout est cérémonie, alors les éléments rituels sont utilisés: alcoo - "obi" - "orogbo". Le gardien du culte demande la permission aux ancêtres, au défunt, offre eau, alcool - fait le jeu de "obi" - "orogbo". Il dit "femme tu feras ce veuvage sans maladie, sans mort".

Les règles à observer varient selon la branche ethnique. Elle reçoit de la main de "iyalase" une écharpe appelée "ojá" ou "adokin" qui lui servira de ceinture sacrée, elle l'utilisera tout le jour et la nuit l'accrochera au mur.

- le port de pagne noir est obligatoire;
- s'asseoir sur une natte ou dans certains cas sur le sol ou se coucher sur le sol;
- ne pas serrer la main;
- ne pas se laver la nuit;
- ne pas se coiffer ni peigner les cheveux;

Né pas s'offrir aux relations sexuelles, en cas d'infraction, elle devra quitter le toit du mari défunt. La veuve doit s'abstenir de rendre visite est ne sortir de sa case que pour des besoins naturels. Dans ce cas elle doit éviter de regarder le ciel, mettre un coussinet sur la tête, mettre une main à l'épaule moyens de prévention contre toute action éventuelle de l'esprit du mari.

Elle mettra également un morceau de charbon de bois sur la nourriture qu'elle prend afin d'éloigner le désir du mari défunt.

2 - La veuve est séparée du mari défunt

Cette deuxième phase s'ouvre par des rites particuliers de purification et de rupture des liens conjugaux. Après trois mois la veuve se fait raser la tête, se couvrir d'un autre pagne (de couleur indigo) on lui retire

l'écharpe, elle peut s'asseoir sur un banc, un tabouret, une chaise, rendre visite aux amies, sans toute fois participer aux manifestations.

Après 6 mois au moins, un an ou plus c'est l'enlèvement total du deuil, après les cérémonies familiales, dès lors elle peut se mêler aux gens, sa vie sociale peut alors reprendre, elle pourra rendre visite aux parents, amis. La cérémonie la plus importante se fait au pied de la statue de Aizan: Dieu protecteur de la ville de Quidah, gardien du marché Zobé de cette ville. C'est la sortie. Dans certaines familles on impose un mari (frère, oncle du défunt) à la femme, mais en général, actuellement elle est libre de rentrer chez elle et de penser au choix d'un nouveau mari.

4 - Les autres cérémonies funébres

a) Purification de la maison

Après la mort de quelqu'un se pose le problème d'écarter ce mort qui s'accroche aux vivants. Toutes sortes de phénomènes prouvent sa présence: un enfant est malade dans la maison, il apparaît dans la maison etc. sa présence, une réplique en ombre de la vie réelle: une femme décédée attend son mari etc. Ce qui explique les rites de séparation et de purification.

Dans la communauté Fon et Yoruba, les responsabilités sont réparties selon les spécialités dans la connaissance des rites, ainsi dans le cas présent la famille a recours aux spécialistes, ils exigent:

Une jeune ou un jeune coq selon le sexe du défunt, alcool - "obi" - "orogbo" - rameau de palmier à huile; "akókó" ou "désèguè" (feuille rituelle), farine de maïs mélangée à de l'huile rouge, mélange appelé "vêvê", un canari. La cérémonie se fait le matin de bonne heure, heure de lever de toute force vitale, la veille un "do kpégan" ou spécialiste de rite funéraire, dans la nuit vient mettre au point ses objets rituels; il appelle l'esprit du défunt (verse de l'eau à terre - de l'alcool ensuite, appelle trois fois le nom du défunt, et dit: "demain nous voulons purifier ta maison, donne-nous paix-santé et prospérité, sur ce il lance le "obi" à terre pour voir dans quelles conditions la cérémonie va se dérouler).

Le lendemain matin de bonne heure toute la maison est sur pied, on ouvre toutes les chambres, on les balaie, même la cour principale du domaine familial. Tous les membres de la famille se réunissent sous le hangar. Les "dokpégan" sont là, avec un air grave, ils se répartissent les rôles, le premier prend le canari contenant une libation, le second s'empare du canari contenant l'argile noire mélangée à l'eau, un troisième le "vêvê"

et le chef le rameau de palmier auquel il a attaché la jeune poule ou le jeune coq. Il est armé d'un bâton (fait avec la nervure principale de palmier à huile) barriolé de rouge et de blanc.

Ils passent de chambre en chambre, le chef entre le premier et récite une litanie dont seuls les spécialistes connaissent le sens et la parole, après lui on asperge l'eau liturgique dans la chambre, l'entrée de la chambre après le passage de tous est barrée d'argile noire et de "vêvê".

On n'oublie aucun recoin, on passe partout où le défunt avait l'habitude de visiter quand il était vivant. Après cette première étape l'assistance se met devant l'entrée principale de la maison mortuaire, seule la veuve ou le veuf reste dans la maison. Les spécialistes avec leurs objets rituels rejoignent le groupe, là ils font la dernière étape de cette cérémonie, offrent eau-alcool jeu de obi aux ancêtres, dans un bol déposé au milieu de la foule tout un chacun après avoir passé une pièce de monnaie sur les parties du corps la dépose dans ce bol. Les "dokpégan" offrent de l'eau-dela boisson et de "obi" et "orogbo" à l'assistance c'est la communion. Ils repartent ensuite chez eux emportant tous les instruments rituels. Cette séance de purification se répète au moins 3 fois. Pour les "Abiku" esprits des enfants morts en bas-âge et qui risquent toujours de renaître pour mourir de nouveau très jeunes, les mères seuls subissent la purification.

Elles prennent une boisson et un bain rituels à "Dangbéhové" (temple des pythons) ou seul le prêtre Dangbenon détient le secret. Là c'est la séparation totale de l'enfant défunt avec sa mère. D'autres communautés amènent de pagne dans lequel le défunt est mort à la rivière pour de laver.

b) Les grandes cérémonies mortuaires

Le culte des ancêtres. C'est le conseil de famille qui établit le calendrier des cérémonies selon de cycle lunaire et selon aussi et surtout le calendrier des marchés locaux. Nous allons voir parmi tant d'autres quelques aspects de ces cérémonies.

A - Chez les Fons

1. "Dosunsun" et "Djonu" (Fermer la tombe - veillée). Après l'enterrement des corps et des cheveux et des ongles la fosse n'est pas entièrement fermée, selon notre croyance le mort doit se promener, pendant quelques temps, attendre les cérémonies de son groupe, de son ethnie, céré-

monies qui permettent son entrée parmi les siens c'est-à-dire les ancêtres. Pour cette cérémonie on immole cabri-poules-coqs. Après la prière dans la chambre des ancêtres sorte de sanctuaire, selon les rites la tombe sera battue. Le soir toute la famille se réunit à la place publique située à proximité de la maison familiale. D'après le "ifa" on connaît celui qui le remplacera comme de costume. Partout des tables garnies de boisson-biscuits-kolas se dressent, sous un apatam les "do kpègan" exécutent le tam-tam et chants rituels, c'est la danse. En un moment donné se tut, le chef de famille apparaît au milieu de la foule accompagné d'un homme vêtu d'habits du défunt c'est lui désormais qui prendra dans la famille la place du défunt.

L'annonciateur muni de gong répète la liste des donateurs (argent-pagne-boisson). Une femme promène dans la foule l'image du défunt, c'est le moment de lui offrir des cadeaux. Jusqu'à la nuit tombante c'est le tam-tam, la réception d'amis venus de près ou de loin. Cette phase rejoint bien l'idée maitresse exprimée par Theuws: "la mort ne détruit nullement les liens de dépendance déterminant les relations entre cadets et aînés, entre enfants et progéniteurs. Au contraire la dépendance de l'enfant, spécialement du fils vis à vis de son père défunt, s'intensifie. Elle devient absolue. Il y a deux raisons à cela: premièrement, le mort dispose d'autres moyens de coercition que le vivant, sa connaissance des conditions terrestres étant beaucoup plus grande et ses possibilités d'action plus vastes.

Pratiquement, le vivant est à sa merci. Deuxièmement: le mort a besoin de la soumission, de la piété, du dévouement et de la reconnaissance des descendants. Sa survie ne consiste que dans le souvenir que les vivants entretiennent de lui à travers l'imposition de noms aux enfants, les offrandes les libations, bref, le mort ne continue à exister qu'à travers le culte que les vivants lui vouent. Le vivant aussi dépend vitalemment de son ou plutôt de ses descendants"⁹.

Ainsi donc "les morts ne sont pas morts" la tombe sera toujours entretenue par la fille aînée du défunt, déposera de la nourriture aux heures normales de repas et y déposera un lampion allumé la nuit.

Dans beaucoup de familles fon pour ces genres de cérémonie le tam-tam le plus répandu est le "zinli" tam-tam dont le corps et une jarre spéciale, on ne l'entend que lors funéraires. Des coups de fusil se font entendre de part et d'autre.

9 Theuws. Le estyx ambigu. p.9.

Une veillée funèbre a lieu après ou avant le "dossonsun" conformément au calendrier du conseil de famille. Comme de coutume parents — amis etc. animent cette veillée — le lendemain c'est encore l'offrande aux ancêtre. au défunt. On choisit un bon jour de la semaine (très souvent le jeudi) pour aller remercier parents — amis.

2. *Sortie Rituelle "Gbèdi do mè"*. En uniforme hommes femmes enfants se préparent pour cette sortie coutumière. Le gardien du pouvoir ancestral demande la permission, la voie aux ancêtres, et le groupe sort passe de famille en famille selon l'itinéraire indiqué par le chef de famille. Parents et amis à qui l'on rend visite offrent boisson — argent.

Après avoir fait le tour de la ville ou du village, le groupe doit entrer au marché toute sorte d'aliments, pipe — tabac — allumettes — potasse, passer vers le Dieu Aïzan protecteur de la ville et du marché avant de reprendre le chemin de retour. Depuis leur sortie le chef de famille est préoccupé par l'enlèvement du hangar car d'après la tradition ils ne doivent pas le voir. Avant de l'enlever les spécialistes font une petite cérémonie. Après avoir retiré les piliers qui ont soutenu le hangar, ils versent dans le trou dans lequel sont fixés les piliers, de l'argile noire humide signe de fraîcheur.

Le groupe arrive, attend devant la porte d'entrée de la maison mortuaire, une femme vient à sa rencontre, verse de l'eau à terre. Tout le groupe passe dans cette eau pour apporter fraîcheur paix à toute la famille.

Le chef du groupe fait le compte rendu de la sortie aux autres membres de la famille qui sont restés à la maison. L'argent et les objets ramènés de l'extérieur seront répartis entre tout le monde. Après tous mangent ensemble. La vie normale pourra reprendre petit à petit. Chacun rejoindra sa petite famille, son atelier, le marché, le champ ou le village voisin ou encore plus loin, cependant le deuil continue jusqu'à un an au moins.

3. *Erection "des Assen"*. "Les morts ne sont pas morts" ainsi donc le mort rejoindra les ancêtres dans l'eau — de là et la chambre des ancêtres entre les siens. La communauté des vivants se réorganise pour combler le vide tandis qu'en même temps elle organise le passage du défunt dans la communauté des morts.

"L'assen" ou "osun" chez les Yoruba est une tige de fer forgé d'environ un mètre de hauteur (au moins) surmontée à sa partie supérieure d'un disque métallique garni de grelots ou autres pendentifs. Il ressemble donc à un parasol. Sur ce disque on a fixé soit des statuettes en fer forgé ou en cuivre ayant la forme d'homme, de femme, d'animal, d'oiseau, d'arbre, de bananes, de croix, etc. ces choses ont valeur de proverbes, de vœux ou de symbole de rapportant au souvenir de chaque défunt"¹⁰.

10 Études Dahoméennes Nouvelle série. p.156.

Le disque — même figure le plat où l'on donne à manger ou à boire au défunt il s'appelle "sinuka" (calebasse ou bol à boire).

En principe chaque mort a son assen. On l'inaugure lors d'une fête des funérailles ou bien à la cérémonie de l'"assen", et on le place dans l'"assen-ho" case particulière destinée au culte familial.

4. *Enlèvement du deuil.* La dernière cérémonie a lieu un an après le décès l'enlèvement de deuil "da huihlè" "irunfifa". C'est la dernière étape et c'est sûrement l'intégration du défunt parmi ces ancêtres morts. Cette cérémonie est fort simple (poule-coq-boisson obi-orogbo). On offre aux ancêtres au défunt, toute la famille se rase la tête c'est en ce moment que le monde des défunts. On enlève le deuil, la veuve remet ses habits de deuil aux mendiants. Elle est réhabilitée, elle peut se remarier ou être héritée.

Ainsi donc à l'occasion de grands rites saisonniers, les semailles, les prémices, les investitures, on se souviendra toujours de nos défunts.

B — Chez les Yoruba

I. Ètá

Le troisième jour après l'enterrement de "Irún pelù e Kannán" cheveux et ongles on fait la première cérémonie. Fils et proches parents fournissent 1 poule 1 coq "obi" — "orogbo" — akara (beignet de haricot) òlèlè ou abara¹¹, èkọ ou akassa¹², "sodabi": alcool obtenu à partir du vin de palme.

11 abará = abalá = olélé

gingembre, du sel; on ajoute un peu d'huile de palme. Après avoir été battue avec la main, elle est répartie en de petites portions, que enveloppées dans des feuilles de bananier sont cuites à la vapeur.

12 acassa = èkó

Le maïs est écrasé sur la pierre ou au moulin, après avoir été amolli dans l'eau. On le passe ensuite au tamis, de sorte qu'une pâte fine laiteuse adhère au fond du récipient. On égoutte, on remet de l'eau et on porte sur le feu. Cuisson au feu vif. Ensuite on retire avec une cuiller en bois de petites portions qu'on enveloppe dans des feuilles de bananier légèrement chauffées. Dans le cas des cultes cet acassa n'est pas enveloppé dans une feuille de bananier, il est tout simplement déposé en boulettes dans un récipient, boulettes obtenues en mettant portion par portion l'acassa dans une demi-sphère de coque de noix de coco.

Iyalafé réunit tout le monde dans la chambre ancêtres, appelle un à un tous les défunts, offre ensuite eau — boisson "obi". Après avoir imploré tous les ancêtres il immole ensuite le coq puis la poule, au moment où le sang jaillit le premier ancêtre défunt de la famille d'une voix cavernueuse répond, salue la foule, acclamations, louages, battements de mains se font entendre c'est le salut de "Baba Egun" il répond à l'appel des vivants, il répond à la préparation de son fils vers le monde des morts. "Les morts ne sont pas morts. Ils font partie de l'Univers. Cet univers a été créé une fois pour toutes".

"L'Univers africain supprime les deux doulerus: je meurs et je reviens parmi les miens. Un être aimé meurt, mais je peux aller à sa rencontre à la maison des Egun. Les conversations qui d'aillerus se déroulent dans ces maisons entre vivants et morts revenus sont, bien que très secrètes, exemptes de drames. Ce sont des conversations, conseils, interrogations et plaisanteries affectueuses qui prolongent parfaitement la vie quotidienne africaine"¹³ Baba Egun parle, transmet le message du défunt aux vivants. Au milieu des battements des mains s'élèvent des pleurs des fils du défunt, pleurs qui gagnent peu à peu le reste de membres de la famille.

Le gardien du pouvoir culturel laisse devant d'autel, dans la chambre des ancêtres quelques morceaux de "akassa — olèlè" on offre à boire à toute l'assistance. Quand les poulets sont cuits on offre les parties importantes au défunt.

La même cérémonie se fait pour un défunt de la famille de "Oro". On ne voit pas oro, on entend sa voix dans les airs c'est la nuit qu'il sortira avec son monde "adja oro" "man jo wu" — "pa ko ko", "alete" etc.

Il donnera conseils — recommandera sacrifices à faire pour éviter un mal certain.

13 Ziégler U. Le pouvoir africain. Ed. Seuil, 1971, Paris. p.93-95.



LA DANSE DE "BABA EGUN"

(Extrait de Pierre Verger: Notes sur le culte des Orisa et Vodun à Bahia, la baie de tous les Saints au Brésil et à l'ancienne Côte des Esclaves en Afrique. IFAN, Dakar, 1957).

2. Èjé

C'est l'une des grandes étapes des rites funébrés de la communauté Yoruba. Elle a lieu après 3 lunes. Pour cette cérémonie une chèvre ou un cabri est obligatoire pour les descendants directs du défunt. La veille à 21 H, on appelle les ancêtres pour recevoir leur message le jour suivant c'est le "dà egun duró". Le lendemain matin tout le monde est sur pied, dans la cour située devant la case des ancêtres les femmes chantent, battent les mains, dansent, les bêtes sont attachées. La corde normale est remplacée par celle du rite tressée avec les rameaux de palmier à huile. Iyalase reçoit les messages, il les transmet aux ancêtres par le jeu de obi les "o je" "les amusan" son là, ils écoutent attentivement messages. Les femmes réclament de l'argent pour livrer les bêtes — on les satisfait, les bêtes sont là c'est le moment solennel, iyalase prend la feuille rituelle "ewé òkikà" tape sur l'autel et tape trois fois de suite sur la tête des descendants directs du défunt, après quoi on offre à manger à la première bête. D'un gest bursque il saisit la bête et voilà le couteau culturel dans la gorge ouverte de la bête, le sang jaillit, le "Baba Egun" répond c'est la joie, les "maríwó" chantent, le "Baba Egun" entonne des chansons l'assistance répond, maintenant on compte les chats rituels, on continue à immoler les autres bêtes. Le sang est pour les défunts le reste aux vivants.

C'est la communion tout le monde mange la cola, boit l'eau cérémoniale et l'alcool. Chacun s'empare de sa bête pour la préparation. Le repas prêt on offre une partie aux ancêtre et parents, amis, visiteurs se regalent du reste.

Le soir les Egun de la famille sortent parlent aux vivants-dansent au son de "ogbon" tam-tam spécial pour la danse des Egun.

3. Wa Òkú (à la recherche de l'esprit du défunt).

Le lendemain matin de bonne heure hommes femmes enfants accompagnés des jouers de "ogbon" vont à la recherche de l'esprit du défunt.

On passe devant la maison des parents et amis qui offrent au passage argent et boisson. Les chants rituels se font entendre.

àwà un wà
 àwà o ri odjire e
 o lo djire gun oke àjà
 àwà un wà
 o lo djire àwà o ri odjire e

"nous cherchons nous ne trouvons pas le mort
il est monté au plafond
nous cherchons le mort, nous le trouvons".

Au lever du soleil le groupe se dirige vers la maison, il est reçu à la porte d'entrée par une femme qui de coutume verse de l'eau à terre. C'est le retour de l'esprit bienfaisant du défunt.

4 - Itàdogun

Le troisième jour après èjé a lieu une autre cérémonie, pour cette fois-ci on immole seulement des poulets les têtes des cabris tués sont nettoyées et exposées à l'autel. Comme toujours dans les rites Yoruba, dans les offrandes nous retrouvons: "èko", "òlèlè", "àkàrà".

La nourriture est distribuée à tout le monde.

Ce jour est réservé à la sortie des "Egun".

Le matin de bonne heure femmes, enfants dansent au son de "ogbon" et de "gangan" tam-tam à deux faces communaux pays Yoruba. Tous se dirigent vers la forêt où l'on appelle les "Egun". A muşan munis de isán (bâton de bois spécial appelé àtòrì) maintiennent la foule, car certains Egun là entonnent des chansons et dansent. Au moyen du maniement du "isán" les amusán maintiennent l'ordre et veillent sur la foule car la séparation des deux espaces, celui des vivants et celui des Egun doit être respecté. Les vivants sont protégés de tout contact des Egun.

Arrivés à la lisière de la forêt située entre l'ancien cimetière des catholiques est celui des musulmans, tout le monde s'arrête, un Egun "Òri-òpoun": le messager, prend un "isán", appelle l'ancêtre principal de la famille, il frappe trois fois le sol au troisième coup "Òlògbòdjó Bábá Egun" répond et sort majestueusement de la forêt. C'est aux cris de "aluwass" et de "gbo gbo mariwo è man jè mi lawó" que toute la foule reçoit l'ancêtre "Olo gbo djo". C'est la fête. Il salue la foule, transmet le message des ancêtres absents. Le groupe pour rentrer doit reprendre un autre chemin pour éviter l'influence des esprits malveillants. Le trajet habituel passe par le marché central della ville où les Egun vont saluer "Aizan" l'òrişà protecteur.

Les tambours résonnent, morts et vivants dansent c'est la danse joyeuse et solennelle.

Ologbodjo est reçu à la porte par les femmes, eau au sol, tous les Egun rentrent à "igbalè" leur demeure sur la terre, seuls les initiés ont le droit d'y pénétrer à condition d'être numi de isán ont marche en observant bien les alentours de peur de rencontrer un Egun.

Le soir, Bábá Egun s'adresse à la famille appelant à un chaque membre. Deux bâtons sont posés para terre comme protection, ils marquent l'infranchissable limite entre la vie et la mort.

Bábá Egun transmet des messages, félicite, donne des conseils, réglent des différends entre la famille, se plaint du manque d'attention des vivants à l'égard des morts.

La danse continue dans une place publique où un à un chaque Egun exécute une danse qui lui est propre.

C'est après plusieurs années que le défunt apparaîtra au milieu des autres Egun pour parler aux siens. Ceci donnera lieu à une cérémonie familiale très importante.

5. "Ìrùnşifá" enlèvement de deuil

Dans la famille pratiquant le culte des ancêtres "oro" ou "Egun" on exige un cabri. On fait l'offrande et les "Egun" répondent sortent, parlent, dansent. Mais cette dernière phase importante aussi n'est pas une cérémonie pompeuse. C'est le même principe d'offrande que le join de "Ità-gún".

Toute la famille se rase la tête et chacun reprend ses activités.

D - Rôle des morts

On juge du caractère d'un mort d'après les événements qui suivent son départ. Au fil des jours il apparaît de plus en plus que le mort est d'excellente disposition. La chance sourit à tous et à chacun: la chasse est fructueuse, les voyages se passent sans accident le commerce rapporte etc. Il y a pourtant un signe plus sûr de la bienveillante sollicitude d'un mort pour les siens. Si, peu après le décès d'un membre de la lignée, une femme se trouve enceinte, il n'y a pas de doute que le mort lui a prouvé ce don, précieux. Les bons morts, soucieux de leur descendance, envoient signes et présages, rêves.

Dans la tradition Yoruba et Fon il n'y a pas que des actes bienveillants d'un mort. Généralement disent-ils le mort n'aime pas le vivant d'où l'idée de lui rendre hommage par des cérémonies afin de le maintenir dans de bonnes conditions de joie donant ainsi: paix-joie-et prospérité.

a) *Manifestation des morts*

C'est surtout dans les rêves que les morts rendent visite aux vivants. Les morts manifestent leur mécontentement par :

- maladie dans la famille;
- mort subite;
- mauvaise récolte;
- mauvais rêve;
- boisson renversée - bouteille d'huile brisée;
- apparition - etc.

Même au repas on retrouve les morts. Une petite boulette de pâte échappe aux doigts d'une personne en train de dîner: c'est le mort qui demande sa part.

Ainsi donc pour savoir la cause du malheur l'on a recourt à la divination à "ifá".

Sacrifices rituels aux morts, aux ancêtres.

En vertu du principe selon lequel les morts se mêlent à toute la vie des "vivants", il faut leur offrir des sacrifices aux occasions et événements suivants:

- chaque fois que la famille s'enrichit d'un membre nouveau c'est-à-dire à l'occasion de la naissance, du mariage;
- lorsque le travail (champ, commerce, élevage, etc.) a porté ses premiers fruits, à la fin des études d'un membre;
- voyage à l'intérieur ou à l'extérieur du pays;
- promesse faite à l'occasion d'une situation déterminée;
- construction et inauguration d'une case;
- achat d'un véhicule;
- maladie;
- fête des ignames;
- à l'occasion des festivités qui marquent la fin d'année ou le nouvel an "ebo odún" "houétanu".

Telles sont les occasions principales et régulières; mais assez souvent les vivants oublient leur devoir et dans ce cas les morts interviennent pour les leur rappeler.

Protection de vivants contre l'action des morts.

Tout art divinatoire Fon ou Yoruba se fonde finalement sur la science. C'est le mort qui influence l'instrument du "babalawo" dans un sens ou dans

un autre. Il travaille avec un mort. Les morts connaissent ce qui est caché aux vivants. Ainsi pour épargner les morts on utilise:

- le charme (port d'amulette);
- incision sur le corps, usage de poudre provenant d'un ensemble de feuilles brûlées, enterrement de poudre;
- changement de condition de vie ou "dio ku". Cette opération se fait dans la grande nuit et dans un trou semblable à une fosse mortuaire. L'individu se met dans le trou et prend un bain de feuilles spéciales, échangeant ainsi la mort contre la vie;
- appel et apaisement de l'esprit du mort;
- usage d'encens préparé par le babalawo ou un guérisseur pour éloigner l'esprit du mort et les esprits en général.

IV - Conclusion

Les morts continuent à vivre dans leurs villages souterrains comme ils ont vécu sur terre: membres des mêmes lignées qui se prolongent dans l'eau - delà.

Le monde humain tout entier est projeté dans l'au-delà.

Il se dédouble, il se compose d'une réalité visible et son double, sa réalité invisible.

Vivants et morts sont les deux faces d'une même réalité les vivants n'étant que l'apparence des ancêtres de ceux qui existent réellement.

Comme nous venons de voir les vivants ne subissent pas seulement l'action des morts. Ils les appellent au secours, les invitent, les invoquent, les soignent et les maintiennent parmi eux pour les différents cultes. Bien que la mort reste le malheur de toujours, elle permet chez les Fon et les Yoruba et les Africains en général d'unir les morts et les vivants.

V - Bibliografia

1. BALANDIER, G. - *Sociologie Actuelle de l'Afrique Noire*. PUF, Paris, 1963.
2. BAUMANN, H. et WESTERMANN, D. - *Les peuples et les civilisations d'Afrique*. Payot, Paris, 1948.
3. CASIMIR, Agbo - *Histoire de Quidah*.
4. CORNEVIN, R. - *Histoire du Dahomey*. Berger-Levrault, Paris, 1962.

5. FALCON PAUL, R. P. — Etudes Dahoméennes (nouvelle série 1, n° 18-19, Imprimerie Centrale Cotonou, 1971)
6. KABENGELE, C. — Memoire: Structure et fonctionnement de la parenté dans un village Luba Kasai Lubumbashi, 1967-68.
7. MAUPOIL, P. B. — La géomancie à l'ancienne Côte des Esclaves. Paris, 1971.
8. MAUSS, M. — Sociologie et Anthropologie. P.U.F., Paris, 1950.
9. PARRINDER — La Religion em A. O. F., Payot, Paris, 1950.
10. SANTOS, JUANA ELBIEN dos — Os Nâgô e a morte. Ed. Vozes, Rio de Janeiro, 1975.
11. VERGER, P. — Notes sur le Culte des Oriça et Vodun à Bahia la Bahie de tous les Saints au Brésil et à l'Ancienne Côte des Esclaves en Afrique. IFAN, Dakar, 1957.
12. TEMPELS, R. P. — La Philosophie Bantoue. Présence Africaine, Paris, 1949.
13. THEUWS, J. — Le styx ambigü in manuscripts. Lubumbashi, 1962.
14. VOIX de St GALL — Les funérailles Voix de St. Gall, Ouidah, 1971.
15. ZIÉGLER, J. — Le Pouvoir Africain. Seuil, Paris, 1971.
16. ZIÉGLER, J. — Les vivants et la mort. Seuil, Paris, 1975.